

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 35

Artikel: Lè z'ovradzo à la māiti
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197718>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

injuste si elle n'était basée, d'une part, sur cette remarque, que la voix ne prend d'ordinaire trop d'extension que lorsqu'elle est portée par le développement de certaines passions, telles que la colère, l'envie, la dureté de caractère; et, d'autre part, qu'il est fort rare, lorsque c'est une simple infirmité de l'organe, que l'on ne puisse le modifier dans l'enfance par les soins d'une bonne éducation.

Voltaire et Piron. — Tous les deux pratiquaient largement l'épigramme, les répliques vives et mordantes. Cependant Piron avait incontestablement la supériorité sur son rival; c'était, dans ce genre de combat, l'athlète le plus fort qui ait jamais existé; il avait la répartie vraiment terrassante et prompte comme l'attaque.

Aussi bien, Voltaire, qui avait été maintes fois l'objet de ses traits satiriques, redoutait-il sa rencontre.

Un jour, Voltaire fut convié à un grand dîner, où il devait se trouver en compagnie de nombreuses célébrités littéraires et autres personnages de distinction. Mais quand il apprit que Piron serait au nombre des convives, il refusa formellement, sous un prétexte quelconque, l'invitation qui lui était faite.

L'amphithéâtre l'engagea alors vivement à lui éviter un pareil affront, l'assurant d'ailleurs qu'il prendrait ses mesures pour que Piron ne pût prononcer que quatre mots dans le cas où la conversation viendrait à s'engager entre eux.

Rassuré par cette promesse, Voltaire accepta enfin l'invitation. Il lui parut, en effet, qu'il n'était guère difficile de lutter avec un adversaire dont les réparties seraient ainsi limitées.

Au cours du dîner, Voltaire, qui se trouvait placé non loin de Piron, trouva certain mets si bon qu'il ne put s'empêcher de s'écrier: « C'est vraiment délicieux, exquis!... Si je m'écoutes, j'en mangerais autant que Samson tua de Philistins! »

— Avec la même mâchoire? ajouta vivement Piron.

Le trait était sanglant. Et cependant il n'avait dit que quatre mots.

Un professeur distract.

Il y avait autrefois à l'Académie de Lausanne un vieux professeur de philosophie dont les excentricités et les distractions étaient devenues légendaires. Tout entier aux devoirs de sa tâche, absorbé par des études approfondies, les choses ordinaires de la vie lui étaient d'une indifférence absolue. A peine prenait-il le temps de manger, qu'il considérait comme du temps perdu. N'ayant aucun souci de sa toilette, il ne remplaçait un vêtement que lorsqu'il était usé jusqu'à la corde.

Un jour, il s'aperçut cependant que son pantalon était dans un état déplorable. Sa vieille servante le lui avait d'ailleurs souvent fait observer en lui disant:

« Mais le pantalon de monsieur ne peut plus » aller, il est complètement taché, usé, et ne « tient plus qu'à un fil. Il pourrait bien, un « beau moment, faire un vilain affront à monsieur. »

Malgré cela le professeur de philosophie porta encore, pendant deux ou trois semaines, ce misérable vêtement. Vint enfin le jour où ses idées quelque peu redescendues sur la terre, au milieu des réalités de la vie, il entra chez un marchand d'habits et acheta un pantalon, le premier qu'on lui présenta, peu lui importait la couleur de l'étoffe et la coupe. C'était là son moindre souci.

Le lendemain matin, il mit son nouveau pantalon, laissa le vieux sur une chaise, et,

sans déjeuner — il ne prenait jamais de nourriture en se levant — il courut donner son cours.

Absente à ce moment-là, sa vieille servante Albertine rentra une demi-heure plus tard et alla faire la chambre du professeur. Elle ne tarda pas à remarquer le pantalon de son maître. A cette vue elle resta confondue, stupéfaite.

« Hé! mon père! s'écria-t-elle, quelle étourderie, quelle distraction!... Voilà notre vieux qui est parti sans son pantalon!... Ti possible!... Hélas! oui, il n'a que celui-là! »

Et ôtant vivement son tablier, elle prend le vêtement sous son bras, court à l'Académie, et, tout anxieuse, tout inquiète pour son pauvre maître, elle heurte timidement à la porte de l'auditoire de philosophie.

Le professeur se présente.

— Ah! monsieur en a mis un... à la bonne heure... J'ai cru que monsieur avait oublié son...

— Non, non, ma bonne Albertine... merci... Calmez-vous et rentrez seulement à la maison.

« Quelle excellente fille, se disait en lui-même le professeur en regagnant sa chaire, quel dévouement à son maître! »

Lé z'ovradzo à la māiti.

Quand on a cauquière fochérà dè vegnès qu'on pão pas férè sé-mimo et qu'on ne vao pas bailli lo travau à n'on vegnolan, po avái mein dè cousins, on lè fà férè à la māiti: lo vegnolan portè lo fémé, fochérè, rebiollè, rabbliè, fà lè z'efolhiès et lè veneindzès; lo māitrè l'ati tint compto dè la māiti dài pacés, dão bumeint, dè la paille, àobin feinameint d'on tant, suivant lo convegneint, et quand s'ein vint lè veneindzès, la māiti dè la recolta est por cé qu'a lè vegnès et l'autra resté ào vegnolan.

Et l'est la mima tsouza po bin dài z'autro z'ovradzo: se vo z'ai on part dè noyi àobin dè tsatagni que cein vo z'eimbité d'allà sacâorè, vo lè fédés assebin ramassà à la māiti et se lo gailla que lè vo z'a grulâ trâvè veingt lottâ dè coquîs àobin dè tsatagnès, dài vo z'ein apportâ dix et lè dix z'autro sont por li.

Ao dzo dè hoai, y'a onco bin dài pourro diabillio que n'ont pas trâo pè l'hotò que sont onco tot conteints dè s'escormantsi dinse po avái oquière et, dein dài bounès z'annaiès, clliâo z'ovradzo à la māiti sont pas onco tant dè mepresi et clliâo que travailont font dâi iadzo onco dài bounès dzornâ.

Ora, vouaquier duès z'histoires rappo à dâi z'ovrâi à la māiti:

Lo pére Niousset qu'a prâo bin ào sélao et papâi dein la garda-roba est pingre qu'on diânstre et dè bio savâi que ne tracè pas après lè pourro po lão bailli oquière.

L'a on moué dè tsamps et, l'an passâ, lè z'avái quasus tré ti plariant à truffés po poai ein reveindrè et sè férè dè la mounia.

Quand don lè truffés furont māorès, lè z'a fe trérè et ne sé pas coumeint s'ein s'est fe, mâ sé z'ovrâi aviont bo et bin àoblliâ on tsamp qu'etâi on bocon liein et qu'etâi assebin plariant dè truffés.

Niousset, qu'est dza on bocon vilho, ne sè rassovegnai pas dè cé tsamp et n'ein su rein; mâ tantia que lè truffés restâvont adé quie sein que nion ein aussè pi couson. Et l'etâi portant lo momeint dè lè trérè po pas lè pâdré.

On certain Pijolle, on pourro diabillio avoué 'na beinda d'einfants, qu'avái vu cé tsamp, sè peinsâ d'allâ ein derè dou mots à Niousset.

— Se vo volliâi, oncllio Niousset, lè vo très à la māiti? se l'ai fe.

Adon lo vilho rance, qu'avái atant couson dè

sè truffés què dè se n'ardzeint, n'a-te pas zu lo front dè l'ai derè:

— Y'e on âdze d'épenès ào bet dè mon prâ dè Courtavau, vâo-tou lè mè trérè à la māiti.

Lo père Grollon a derrâi sa grandze on gros cerasi, dè clliâo petites cerisés naires que sont tant bounès po férè lo riquiqui; mâ coumeint cé abro est hiaut dè fonda et que n'est pas tant ézi po allâ su lè bessès, s'est décidâ à férè couilli cllia fruta à la māiti po ein avâi cauquière breintâ po férè dâo quirche, kâ Grollon âmè adè s'ein teni cauquière botolhiès. L'est veré que cein est tant bon et cein fâ tant dè bin; quand, per hazâ, vôttron dinâ vo rebouillè pè l'estoma, n'y a rein dè paret po férè passâ vôttron mau què 'na bouna tassa dè cefai nei avoué 'na demi-cassa d'edhie dè cerises dedein.

Don, por ein reveni, Grollon bailla à couilli sè cerisés à la māiti.

— Te vindrè queri déman la grant'êtsila qu'est peindia dezo lo couvai se dese à Tialot, cé que dévessâi ramassâ la fruta.

— D'accio! fe stusse.

Lo leindéman lo gaillâ va preindrâ l'êtsila, ramassè la māiti dâo cerasi du la fonda tant qu'ao coutset, que l'ein eut bo et bin trâ breintâ, pu, dévai la né, s'ein revint porta l'êtsila derrâi la grandze ein deseint à Grollon:

— Ora, y'e couilli ma māiti, vo porâi alla couilli la vôttra quand cein vo fara pliéssi! Bouna né! Grand maci!

Boutades.

Berlureau montre à Calino une lettre anonyme injurieuse qu'il vient de recevoir et lui demande ce qu'il doit faire.

— Ma foi, répond l'autre, vous êtes embarrassé pour bien peu de chose: à votre place, je répondrais sur le même ton... et je ne signerais pas non plus.

Fin de repas de table d'hôte.

Un gros monsieur qui, depuis une heure, n'a pas cessé de mastiquer, se penche délicatement à l'oreille de sa voisine:

— Pardon! madame, je suis un peu myope... je vous serais infiniment obligé de me dire si j'ai bien mangé de tout.

Berlureau donne son opinion sur le Métropolitain.

— Ce chemin de fer, voyez-vous, je n'y crois pas... Il ne se fera jamais. Si on adopte la voie souterraine, c'est une affaire enterrée! Si on se décide pour le parcours suspendu, ce sera toujours un projet en l'air.

A un concert du Casino de X...-sur-Mer.

Un monsieur et une dame, qui chantent outrageusement du nez, dévient un interminable duo.

— Voilà, murmure un auditeur, ce qu'on peut appeler un combat... nasal!

Réflexion d'une mondaine:

« La boue de Paris a cela de particulier qu'elle fait des taches noires sur les jupons blancs et des taches blanches sur les jupons noirs. »

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE PÉPINET, 3

Papier à lettre et enveloppes avec en-tête. — Factures. — Circulaires.

Fournitures de bureaux.

Faire-part.

Cartes d'adresse et de visite.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.